

~~La guerre,~~

~~la fuite,~~

Mado, 13 ans,

Christine Sagnier

oublie l'exil,

Récit

~~la tour Eiffel~~

~~scintille~~



ateliers
henry dougier

MADO, 13 ANS, OUBLIE L'EXIL

Christine Sagnier



I

Cet après-midi-là, le ciel était presque rose. Un ciel magnifique, sans un nuage ni un souffle de vent. Pourtant, sous le manguier de Madame Samaké, le sol était recouvert de feuilles à moitié déchiquetées. À croire qu'une bête monstrueuse avait mâché ses branches avant de les recracher par terre. Ce jour-là, il pleuvait des balles. Il y en avait partout, au pied des arbres, sur la route, plantées dans les murs, et même dans la cour du collège. C'était un jour comme les autres. Les rafales de mitraillettes crépitaient dans l'air tiède. Leurs claquements résonnaient aux quatre coins du quartier sans qu'on sache d'où ils provenaient. Les gens apprenaient à courir : vieux, jeunes, gros, minces, tout le monde courait. Même Madame Samaké, qui pourtant n'avait jamais couru de sa vie.

Postée derrière la fenêtre dont j'écartais légèrement les rideaux, je la regardais tanguer sur ses vieilles hanches. Elle avançait, le cou rentré dans les épaules comme si elle espérait se fondre dans le sol. Pauvre Madame Samaké, elle en oubliait son boubou multicolore qui faisait d'elle une cible parfaite. Sans parler du foulard rouge qu'elle avait noué sur sa tête comme pour narguer le moins motivé des tireurs. Encore heureux qu'elle ne transportait pas les bassines et les faitouts

de son petit restaurant portatif. Le quartier avait tellement changé depuis qu'elle ne vendait plus ses beignets sous son arbre. C'était sa place ; sous les torrents d'eau comme dans la fournaise, elle était là, avec son grand sourire. La pluie pouvait bien ricocher sur les grosses feuilles, elle tenait son poste, régaland les passants de ses histoires. Parce qu'elle connaissait la vie de tout le monde, Madame Samaké ; Papa disait qu'elle était la mémoire du quartier. Vu tout ce qu'elle savait, elle aurait pu rédiger une saga, si seulement elle avait su écrire.

Jusqu'au jour où une balle, venue de nulle part, avait perforé une de ses bassines. L'huile bouillante s'était écoulée en formant une grosse larme visqueuse sur la terre. C'en était fini des délices à l'ombre du manguier. Pourtant, Madame Samaké avait tenu bon. Même quand elle ne comptait plus ses clients que sur les doigts de ses deux mains. Et même ensuite sur les doigts d'une seule... C'était son acte de résistance : le soir, préparer le matériel ; le matin, se lever tôt avec toute sa tribu, trois garçons et deux filles de six à seize ans qui l'aidaient à transporter son attirail sous le manguier. À la nuit tombée, suivre le chemin inverse avec la même équipe. Une balle avait eu raison de sa routine. De toute façon, faire des beignets devenait un tour de force : si les balles qui sifflaient autour d'elle ne l'avaient pas contrainte à abandonner son poste, ç'aurait été le manque de farine.

Rose, ma petite sœur, était cachée derrière le canapé du salon. De là où je me tenais, je ne voyais que ses tresses qui dépassaient du dossier et les perles de toutes les couleurs qui s'agitaient au bout.

« Mado, a-t-elle chuchoté. Maman veut pas qu'on aille près de la fenêtre. »

J'ai haussé les épaules sans répondre. Rose était un vrai perroquet, elle répétait tout ce que Maman disait.

— Mado, a-t-elle repris de ce ton geignard qui m'énervait tellement, Maman a dit d'aller se coucher...

— Vas-y, toi... ai-je murmuré tout en sachant très bien qu'elle ne monterait jamais seule à l'étage.

Et, pour être franche, j'étais rassurée de la savoir là, derrière moi.

Quelques secondes ont passé.

— Mado, tu crois qu'ils peuvent nous voir ?

— Mais non, ils peuvent rien voir...

À vrai dire, je n'en étais même plus certaine. Il m'arrivait d'imaginer des hommes guetter mes mouvements à travers les murs de la maison. Des hommes dépenaillés, la cartouchière en bandoulière et les gris-gris pare-balles autour du cou. Ou bien en treillis et en rangers, tout aussi inquiétants. Je voyais leurs armes pointées dans ma direction et leurs canons qui suivaient chacun de mes mouvements. Une idée ridicule, je le savais, mais qui me glaçait. J'avais beau m'obliger à la chasser, elle revenait sans cesse.

11

La rue était vide désormais. Vide et poussiéreuse. Madame Samaké avait disparu comme les rares passants. Tous rentrés chez eux. Pourtant, je ne parvenais pas à m'éloigner de la fenêtre. Je scrutais la chaussée à droite, j'épiais un mouvement à gauche, je fouillais les recoins, tous ces trous d'ombre qui creusaient les façades et abritaient je ne savais quoi, je ne

savais qui... C'était toujours le même scénario : un bruit insolite provenant de l'extérieur, et je me précipitais derrière les rideaux. Après, je ne parvenais plus à me détacher du spectacle de ma rue, si familière et pourtant si menaçante à force de silence. J'étais tour à tour captivée et terrifiée, mais je ne bougeais pas. Il fallait que je sois là, au cas où il se passerait quelque chose. J'en oubliais complètement les ordres que Maman répétait inlassablement :

« Jamais ! Vous m'entendez, jamais, vous ne vous approchez des fenêtres. Jamais ! »

12

Elle nous interdisait également de sortir. Seul Samuel, mon frère, était autorisé à aller en cours ; pas à cause de son âge – il avait deux ans de plus que moi – ni parce que c'était un garçon – du moins c'est ce que prétendaient mes parents –, mais parce que son collège était situé à seulement trois cents mètres de la maison. Pour s'y rendre, il évitait la rue en traversant les jardins des voisins, sautait les murets et se faufilait à travers les haies dégoulinantes de fleurs. J'étais sûre qu'au même âge et dans le même collège, j'aurais été dispensée de cours. Le mien, celui où Maman enseignait la géographie, était à une dizaine de minutes à pied. Or, tout pouvait arriver en dix minutes de marche. En fait, il suffisait d'un quart de seconde pour que la situation s'enflamme ; un regard à la mauvaise personne, c'était comme jeter une allumette sur un camion-citerne : tout explosait. Ce n'était guère plus sûr en voiture. Personne ne pouvait dire ce qui allait advenir : un matin, on sortait de chez soi, et on ne revenait jamais. Disparu, volatilisé. Il courait des rumeurs terrifiantes : une fois arrêtés, les gens, coupables ou pas, étaient passés à la moulinette au commissariat... au sens propre du terme, la chair broyée puis jetée dans la rivière. Derrière, il ne restait plus que des pères,

des mères, des veufs, des veuves, des orphelins osant à peine demander des comptes. La classe de Samuel était quasiment vide. Forcément. Seule une poignée d'élèves suivait encore les cours des quelques professeurs qui osaient se déplacer. Un jour, Samuel était rentré les poches pleines de douilles qu'il avait ramassées au sol, sous les fenêtres de sa classe. Il nous avait fait signe de le suivre à l'étage, loin du regard de Maman. Une fois dans sa chambre, il nous avait montré son butin, à Rose et à moi. D'abord, nous avons eu un mouvement de recul, puis nous nous étions approchées pour examiner ses trouvailles. Examiner du bout des yeux. Samuel avait raconté qu'il y avait autant de traces d'impacts sur le mur. Je l'avais pour ainsi dire vu, ce mur, transformé en passoire. Lorsqu'on avait entendu le pas de Maman dans l'escalier, il avait caché les douilles dans une boîte qu'il avait glissée prestement sous son lit. Si Maman l'avait découverte, elle l'aurait immédiatement confisquée.

13

J'étais toujours derrière le rideau, et la nuit tombait maintenant. Je ne distinguais plus rien à travers les vitres, mais j'imaginai tout : là, derrière la fenêtre, s'ouvrait un gouffre noir où grouillaient les hommes en armes. Je les devinais, marchant lourdement, les yeux rétrécis pour sonder l'obscurité, le blanc de l'œil rouge, comme celui des créatures malfaisantes des bandes dessinées dont raffolait mon frère. Ils filaient dans la rue à l'affût du moindre signe de vie. Prêts à égorger, à violer, à tuer. Je me suis reculée, paniquée à l'idée de voir l'un d'eux écraser son visage contre la vitre. Un nez aplati sur le carreau et un sourire fou, là, devant moi.

« On monte », ai-je décrété en faisant volte-face.

Rose s'est redressée instantanément, elle a couru vers l'escalier. Comme tous les soirs, elle a grimpé les marches en

tapant des pieds, histoire d'alerter d'éventuels intrus qu'elle montait. À chaque fois, je me demandais comment ma sœur, si souple, si menue pouvait faire autant de bruit. Une liane, se lamentait ma grand-mère, la copie de Maman quand elle était petite, le visage ovale, et le nez légèrement en trompette, la peau plus chocolat que caramel cependant. Moi, j'étais le portrait craché de mon père. Les mêmes yeux en amande, son menton carré et ses pommettes hautes.

14

Dix minutes plus tard, j'étais couchée dans mon lit, le drap remonté par-dessus la tête, les yeux ouverts : je tendais l'oreille. Par-delà la respiration de ma sœur, je guettais la voiture de Papa. Une habitude prise depuis plusieurs mois. Je reconnaissais le moteur de la vieille Land Rover aussitôt qu'elle tournait à l'angle de la rue. Après venait le couinement du portail électrique qui s'ouvrait puis se refermait, Papa qui disait bonsoir à Bilal, notre gardien à moitié somnolant dans sa guérite, les bribes de leur conversation qui se prolongeait, le bruit de la porte d'entrée, la voix de Maman, celle de Papa, ses pas feutrés dans l'escalier. Ensuite, il poussait doucement la porte entrebâillée, puis le matelas se creusait quand il s'asseyait pour m'embrasser. Jamais je n'ouvrais les yeux, mais je respirais profondément son eau de toilette jusqu'à ce qu'il se lève pour contourner le lit et se penche sur la joue de Rose. Dès lors, je pouvais me laisser aller au sommeil.

Mais il rentrait de plus en plus tard ces dernières semaines, parfois bien après que je m'étais endormie, et il partait de plus en plus tôt, au point que certains jours sa place à table restait vide au petit déjeuner comme au dîner. Avait-il dormi à la maison ? Je n'osais pas le demander à Maman.

Nos parents ne nous disaient pas tout. Le matin où les voisins avaient disparu, Papa nous avait expliqué qu'ils étaient partis dans une autre ville. Sauf que Samuel et moi avions entendu des voitures s'arrêter dans la rue en pleine nuit. Des portières avaient claqué, il y avait eu une cavalcade de pas et le fracas d'une vitre qui explose. Saisie d'effroi, j'avais d'abord plaqué mes mains sur mes oreilles, pour très vite les en retirer. Il fallait que j'écoute. Au cas où les bruits se rapprocheraient. C'était terrifiant d'entendre ce vacarme à quelques mètres seulement, mais le silence forcé était bien pire encore car il laissait la place aux suppositions les plus monstrueuses. Immobile sous le drap, j'avais retenu mon souffle. Si seulement j'avais pu empêcher mon cœur de battre. Dans le lit jumeau, Rose respirait paisiblement. Je m'étais rendormie bien après que le calme était revenu.

15

Le lendemain, la maison voisine était ouverte aux quatre vents, il ne restait plus que le cadre en bois de la porte vitrée. À l'intérieur, il n'y avait personne ; ni parents ni enfants. « Partis dans une autre ville », avait expliqué Papa d'un ton neutre. Or la voiture était à sa place, devant le garage.

Samuel m'avait raconté ce qui était advenu, les soldats, ou peut-être des miliciens, qui avaient surgi, l'enlèvement des voisins. Mon frère s'était levé pour voir ce qui se tramait au-dehors, il avait pris soin de ne soulever qu'une seule latte du store afin de ne pas être repéré. Trois énormes 4x4 stationnaient en pleine rue, avec, à l'arrière, et un homme en treillis coiffé d'un béret rouge qui se tenait debout, au milieu, l'arme à l'épaule. À un moment, l'homme s'était retourné, Samuel s'était jeté à terre. Et s'était relevé juste à temps pour

voir les voisins embarqués avec les autres prisonniers. Le mari avait été poussé dans l'une des voitures, sa femme dans l'autre. Mon frère m'avait dit qu'un soldat l'avait hissée de force avant de la laisser tomber comme un sac entre les deux rangées de sièges. Les quatre enfants n'étaient sortis que bien plus tard, une fois les voitures parties. C'étaient Madame Samaké et son fils aîné qui étaient venus les chercher. Les militaires les avaient-ils volontairement épargnés ? Avaient-ils réussi à se cacher ? Nous ne l'avons jamais su. Toujours est-il que Samuel les avait vus disparaître tous les six dans la nuit. Après, il était resté éveillé jusqu'au matin.

16 À compter de cette nuit, nos parents passaient leur temps à de longs et mystérieux conciliabules. Si l'un de nous trois approchait, ils troquaient le français pour le lingala. Samuel en comprenait certains mots, mais ils ne le savaient pas. Une bande dessinée sur les genoux, mon frère s'installait non loin des parents et se concentrait sur leur conversation, l'air de rien. Ensuite, il me rapportait ce qu'il avait compris ou tout au moins déduit. Rose, elle, était trop petite pour être dans la confidence. Ce que Samuel avait à dire lui aurait fait si peur qu'elle se serait empressée de le répéter à Maman, et les traductions de mon frère en seraient restées là. Samuel et moi voulions comprendre. Tout ce chaos devait avoir un sens que les adultes pensaient pouvoir nous cacher. Pour nous protéger, probablement... Comme si nous n'avions ni yeux, ni oreilles, ni cerveau pour penser. Au collège, mon frère épiait les discussions des professeurs. Il était souvent question de démocratie bafouée, d'État tortionnaire. De retour à la maison, il me racontait ce qu'il avait appris. Même si je ne comprenais pas tout, j'avais une idée assez précise de la terreur qui explosait

à notre porte. Parce que le soir, lorsque Maman était occupée, Samuel allumait l'ordinateur qui trônait sur le bureau de Papa. Le son réglé aussi bas que possible, sans prendre le risque de nous asseoir au cas où Maman apparaîtrait, nous regardions défiler les villages calcinés, les convois militaires, et des corps, des corps et encore des corps, et du sang sur le sol. Quantité de sang que la terre absorbait et qui formait des auréoles brunâtres. Parfois, je mettais mes mains devant les yeux, pour écarter très vite les doigts, hypnotisée par les images qui se succédaient. Des hommes qui braillaient, la kalachnikov à bout de bras, une femme affalée contre un arbre. Et cette autre, allongée par terre, le visage drapé d'un foulard. Morte ou vivante ? L'ordinateur éteint, les images tournaient sans fin dans ma tête, je pensais aux yeux de la femme que j'imaginai écarquillés sous le foulard et au vernis à ongles rose aux pieds de celle qui reposait sous un arbre. Je me souviens encore de sa couleur. Surtout, je réalisais qu'à la place de cette femme, ç'aurait pu être Maman, tuée en allant acheter des légumes, ou bien Mamie, assassinée en rendant visite à une relation, si elles s'étaient trouvées à cet endroit, à ce moment précis. La vie si belle auparavant était devenue un jeu de roulette russe.

17

Une autre fois, je m'étais endormie avant le retour de mon père. Des cris en provenance du rez-de-chaussée m'avaient réveillée en sursaut. J'étais tétanisée. Après quelques secondes, très longues secondes à sentir le sang battre à mes oreilles, j'ai reconnu la voix de Papa. Il hurlait presque. Maman le suppliait de se calmer. Mais plus le temps passait, plus il haussait le ton.

« Un pouvoir acquis à coups de fusil ! Qui s'acoquine avec des hordes de criminels ! Et partout ces milices qui poussent

comme des champignons vénéneux, avait-il crié. C'est ça, la démocratie dans notre pays ? Une prison à ciel ouvert, oui ! »

Il parlait de droits de l'homme, de mascarade...

— Le mois dernier, on m'interdisait d'aller à un congrès à l'étranger, et maintenant, ils me font suivre.

Il marqua une pause, certainement interrompu par les objections feutrées de Maman, puis se mit à crier de plus belle.

— J'en suis sûr ! C'est la troisième fois cette semaine que je remarque cette voiture en sortant de l'hôpital. Ils ne cherchent même pas à être discrets. Ce qu'ils veulent, c'est m'intimider. Mais je ne renoncerai jamais ! Pas question.

— Pense aux enfants !

— C'est pour eux que je le fais...

18 Le lendemain, j'avais demandé à mon frère si Papa était ce que le président appelait un terroriste.

« Le terroriste, c'est le président », avait affirmé Samuel.

Et Papa qui le traitait de tyran !

II

Ils sont arrivés vers minuit. Des moteurs ont rugi dans la rue. Il y a eu des coups de frein, une bousculade, puis des hommes qui s'interpellaient bruyamment. Ensuite, j'ai entendu Bilal intervenir au milieu du raffut. Il criait pour se faire entendre, forcément. Je n'ai pas compris ce qu'il disait. Que c'était une propriété privée, j'imagine, puisqu'il était là pour interdire l'entrée de la maison. Une déflagration, une seule, et Bilal s'est tu. Un frisson glacé a coulé le long de ma colonne vertébrale. Le portail s'est mis à vibrer sous les assauts d'une voiture. Une voix tonnait des ordres. Des coups pleuvaient sur le métal. La nuit n'était plus qu'un gigantesque chaos. Assise sur son lit, Rose ressemblait à une poupée. Toute menue, toute raide dans sa chemise de nuit mauve parsemée d'étoiles, les yeux exorbités. Sa peau se diluant dans le noir, je ne voyais que ce regard. J'aurais voulu trouver quelque chose de rassurant à lui dire, j'aurais dû, j'étais sa grande sœur, elle devait pouvoir compter sur moi, mais j'étais incapable d'articuler ne serait-ce qu'un mot. Ma tête, mes bras, mes jambes ne répondaient plus. Impossible de bouger ou de penser. Mon cœur cognait aussi fort à mes oreilles que les poings des hommes contre le portail. Combien de temps cela a-t-il duré ? Une minute, deux peut-être. Trente secondes. Une éternité.

Enfin, Maman est arrivée.
« Venez ! Vite... »

20 Sa voix calme, très basse, nous a sorties de notre paralysie. Dehors, le portail grinçait, couinait, sur le point de céder. La nuit était remplie de hurlements, ceux du moteur et ceux des hommes. Rose et moi avons sauté de notre lit pour nous précipiter sur le palier. Samuel descendait déjà l'escalier. Une détonation a claqué, pareille à un coup de fouet, alors que nous dévalions les premières marches. Mes genoux ont fléchi instantanément. À deux doigts de basculer dans le vide, je me suis accrochée des deux mains à la rampe. J'ai dû m'immobiliser un quart de seconde pour recouvrer mon équilibre. Rose, elle, semblait voler au-dessus des marches, la main serrée dans celle de Maman. Je ne sais pas comment j'ai pu arriver en bas sans tomber. Devant, mon frère filait vers la cuisine. Nous l'avons suivi. Il était sur le point d'ouvrir la porte du jardin lorsque des bruits de pas nous sont parvenus de l'extérieur. Des pas lourds, rapides, terrifiants. Qui faisaient trembler le sol. Ou bien étaient-ce mes jambes qui tremblaient furieusement ? On a fait demi-tour, sans même se consulter, et on a fui en sens inverse. Il n'y avait plus qu'une seule issue, la fenêtre de la salle de bains, à l'autre bout de la maison. Nous nous sommes tous précipités, Samuel en tête. Une fois dans la salle de bains, mon frère a poussé une chaise contre le mur, grimpé dessus, ouvert la fenêtre qui donnait sur la cour des voisins, avant de se hisser à la force des bras jusqu'à l'ouverture. Une seconde seulement, et il était accroupi sur le rebord ; la suivante, il avait disparu, englouti par le vide. J'ai voulu l'imiter. Debout sur la chaise, j'avais du mal à atteindre l'ouverture. Maman s'apprêtait à m'aider quand nous avons

propriété, écrasant les fleurs, forçant l'épaisseur des haies, pour enfin rejoindre la rivière qui coulait en un mince filet ocre. La terre de la berge était craquelée par la sécheresse, dure comme la pierre, tapissée des déchets qui s'y étaient échoués au fil des saisons. Maman s'est immobilisée, le temps d'ôter ses sandales dont une lanière avait craqué. Mes yeux sont tombés sur ses orteils aux ongles vernis. On aurait cru des coquillages roses au milieu des détritrus. Comme ceux de la femme à la télévision. Du même rose. J'ai ouvert grand la bouche pour avaler une goulée d'air avant de m'élancer dans la foulée de Samuel, tandis que Maman attrapait la main de Rose. Des voix claquaient toujours dans notre dos. Il y a eu une explosion quelque part. Nous courions toujours. Combien de temps ? Je n'en ai aucune idée.

22

Lorsque nous nous sommes enfin arrêtés, nous étions au milieu d'un fouillis d'herbes hautes et de broussailles. Maman s'est laissée tomber par terre, à bout de souffle, imitée par Rose qui s'est blottie contre elle. Je me suis accroupie de l'autre côté, hébétée, au plus près de Maman moi aussi, les bras serrés contre mon ventre. J'étais à moitié morte de peur et de fatigue, les poumons en feu. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que j'ai relevé la tête. Là, j'ai remarqué les silhouettes pâles qui nous entouraient, dangereusement inclinées, prêtes à s'écrouler, face contre terre. J'ai pensé à une armée de fantômes. Et j'ai identifié les grondements qui montaient dans le noir. À cet instant, j'ai compris que notre course s'était achevée dans le cimetière. Le cimetière, territoire des chiens, ils y vivaient en meute. Je me souvenais que Samuel m'avait raconté que les chiens déterraient les morts. Oui, les morts. Il avait ajouté qu'une fois ses copains les avaient vus

courir avec des os dans la gueule. Une battue avait été organisée pour les chasser, sans succès... Ce jour-là, j'avais pouffé de rire, horrifiée à l'idée des chiens extirpant les cadavres de leurs trous pour les avaler comme de la barbaque. Et maintenant je les entendais rôder. Nul besoin de les voir pour deviner les babines retroussées sur des crocs menaçants. Je me recroquevais un peu plus à chaque bruissement de branche. Un hibou a poussé un cri plaintif avant de s'envoler. Il ne manquait plus que ça, un hibou ! J'ai cru que mon cœur allait exploser. Les chiens ont aboyé furieusement, comme pour lui répondre. J'ai pensé à un signe de ralliement, le chef qui donnait l'ordre de se jeter sur nous et de nous dévorer vivants. Je ne tremblais même pas, non, je crois que mon corps se liquéfiait. Soudain, l'un des chiens a laissé échapper un couinement aigu. Un galop fou a suivi. À côté de moi, Samuel tâtait frénétiquement le sol pour trouver un bâton. À mon tour, j'ai saisi un gros caillou qui se trouvait à ma portée. Ce caillou, ce n'était même pas le début d'une arme face à cette meute, et pourtant, le fait de le presser si fort dans ma main, de sentir sa chaleur contre ma paume m'insufflait une nouvelle énergie. J'étais prête à me battre.

23

La nuit a été terriblement longue. Serrés les uns contre les autres, nous nous attendions à tout moment à ce que les chiens attaquent. Parce qu'ils nous avaient flairés, forcément. Qu'attendaient-ils ? Que l'on s'endorme les uns après les autres, pour qu'on ne puisse pas résister ? Pourtant ils restaient à distance. Seule Rose sommeillait, pelotonnée sur les genoux de Maman. Moi, je ne pouvais pas garder un œil fermé. La tête posée sur l'épaule de mon frère, je sentais mes paupières tomber lourdement, mais le moindre bruit me faisait sursauter.

La collection Une vie, une voix :

Des vies ordinaires, des voix singulières dessinent notre patrimoine sensible, notre mémoire commune.

Ces récits sont réels. Ces histoires sont la nôtre.

Dans la même collection

Les Yeux d'Arthur, Jean-Frédéric Vernier

Pour te voir cinq minutes encore, Aurélie Le Floch

Mireille, ouvrière de la chaussure, Philippe Gaboriau

Lulu, fille de marin, Alissa Wenz

Fières d'être cheminotes, Michelle Guillot et Denise Thémines

La Mère Lapipe dans son bistrot, Pierrick Bourgault

Francis, l'artisan du bois, Pierrick Bourgault

Nuits parisiennes des années 1980, Arnaud-Louis Chevallier

Luigi Alfano, Toulon, foot et castagne, Giovanni Privitera

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com

 ateliers henry dougier

 @AteliersHD

 @ateliershenrydougier